

Présentation et perspectives ouvertes par le colloque
« Les études photographiques au carrefour des sciences humaines et sociales »
(Rennes-Métropole, les 4, 5 et 6 octobre 2010)

Paul Vancassel.

La photographie constitue un objet de recherche omniprésent. L'avènement de « l'ère numérique » n'a pas entraîné sa disparition, s'accompagnant même d'une augmentation des recherches. Elles se sont diversifiées depuis les années quatre-vingt, jusqu'à concerner nombre de champs des sciences humaines et sociales. Les approches théoriques, qui mobilisent ainsi désormais l'attention d'autres disciplines que les arts plastiques ou les lettres modernes, ont renouvelé l'approche scientifique autour d'une ontologie de l'image ou du signe photographiques.¹

Les sciences humaines et sociales ont largement contribué à mettre en perspective les usages, les processus de production comme de circulation des images, contribuant à ériger la photographie en un véritable objet culturel aux multiples implications anthropologiques.² Les sciences de l'information et de la communication ont également interrogé la part d'impensé inhérente aux pratiques professionnelles, notamment dans le domaine du photojournalisme.³ Plus généralement, de nombreuses disciplines s'interrogent sur la valeur du « document photographique » et sur l'évolution méthodologique impliquée par son utilisation comme outil de recherche (anthropologie, ethnographie, sociologie, histoire, etc.)

Au-delà de l'étude des « chaînes graphiques » impliquées dans la production des images photographiques, il est aujourd'hui possible d'esquisser une approche des « regards photographiques », en considérant ceux-ci comme de véritables dispositifs anthropotechniques (au sens foucauldien), qui mobilisent des savoirs, des savoir-faire, des situations, des réseaux de communication, des imaginaires, des expériences, des contextes économiques ou politiques. Autant de cadres de référence qui concernent une multiplicité de dimensions sociales et culturelles.⁴ La photographie intéresse donc, désormais, l'ensemble des chercheurs étudiant les représentations et la construction de la réalité, comme les formes culturelles ou les médiations qui leur sont associées.

Dès lors, il nous a paru judicieux, dans le cadre de ce colloque, de questionner les nouvelles frontières de cet objet théorique en (re)construction, que constitue la photographie, en allant à la rencontre des savoirs et des expériences contemporaines. L'interdisciplinarité des sciences de l'information et de la communication, mais aussi, par exemple, des approches ethno-sémiotiques, ou de géographie sociale, de sociologie de l'action, d'anthropologie des techniques, ou de sociologie de la communication (...), rend plus que jamais indispensable la constitution d'approches communes.

¹ L'étude de la nature du signe photographique, faut-il le rappeler, doit beaucoup aux travaux de Roland Barthes (1961, 1964, 1980), mais aussi à ceux de Rosalind Kraus (trad. Française en 1990), de Philippe Dubois (1988) ou de Jean-Marie Schaeffer (1987).

² Voir notre bibliographie indicative en fin de document.

³ Voir, par exemple, *Mots, les langages du politique*, n°47 *Les médias dans le conflit Yougoslave*, Lyon, ENS Editions, juin 1996 ; *Etudes de communication*, n° 15 *les gestes d'informer*, Université Charles De Gaulle / Lille 3, 1994.

⁴ Voir Vancassel Paul, « les regards photographiques comme dispositifs anthropotechniques et processus transindividuels », Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Européenne de Bretagne (Rennes 2), soutenue le 8 février 2008 (disponible sur <http://tel.archives-ouvertes.fr/> et en micro-fiches)

En déplaçant l'étude de la photographie vers une étude de ses usages et des significations qui leur sont associées, les sciences humaines et sociales proposent un enrichissement réciproque des disciplines, par le déplacement des « regards théoriques » d'une discipline à une autre, chaque approche contribuant à l'élaboration d'une méthodologie et d'une problématisation désormais interdisciplinaire. Au-delà de l'étude de LA photographie, ce croisement des approches possède donc également un intérêt scientifique et épistémologique pour l'ensemble des sciences de l'Homme.

L'idée de la photographie qui est ainsi offerte au champ interdisciplinaire des Sciences Humaines et Sociales est celle d'une « forme anthropologique ouverte », qui s'enrichit d'une réflexion sur les pratiques artistiques comme sur les usages profanes du *medium* (des appareils photo intégrés aux téléphones mobiles à la re-découverte contemporaine des procédés anciens), mais aussi sur les processus de construction des représentations des usagers, comme sur les réseaux socio-techniques, à travers lesquels les regards photographiques prennent leurs formes et leurs significations. Les contextes sociaux et culturels de ces regards s'éclairent, en retour, par l'étude des effets des représentations des usagers dans les contextes eux-mêmes. La photographie peut ainsi être considérée comme un véritable « objet carrefour ».

Ce colloque, ouvert aux rencontres entre les chercheurs, les photographes, le public et les ingénieurs, a eu pour objectif de contribuer à l'identification de ces « problématiques intermédiaires », et à l'identification des espaces adaptés à la complexité contemporaine de l'objet photographique, compris dans cette extension anthropologique et sémiotique renouvelée.

A l'issue de ces deux journées, plusieurs axes ont été identifiés parmi les travaux présentés, venant d'universitaires, de chercheurs indépendants, de doctorants ou de photographes, ces axes nous semblent permettre d'identifier des questions vives dans le champ des « études photographiques ». Ces questions confirment un renouvellement des préoccupations des chercheurs dans le champ des sciences humaines et sociales autour de l'étude des « usages » et des « interprétations » de la photographie, tout en soulignant une diversité d'approches dans les méthodologies développées.

En premier lieu, de nombreuses communications ont souligné des réflexions autour de la valeur de la photographie comme « technique d'appui » pour l'enquête (en ethnographie, en sociologie, en anthropologie ou encore en linguistique). La photographie est alors considérée comme « un support de réflexivité ». Ces travaux développent tous des méthodes rigoureuses, permettant d'intégrer la photographie dans la démarche de recherche ou d'investigation. Ces réflexions s'interrogent sur la valeur qu'il faut accorder au « document photographique » dans une démarche scientifique (préoccupation déjà ancienne), mais aussi sur la manière dont la photographie peut être utilisée pour ouvrir vers d'autres dimensions de l'enquête, ou mettre en lumière d'autres niveaux de la réalité (les photographies sont envisagées comme des sources d'informations visuelles ou comme un « ouvroir de paroles »).

-Eva Bigando, géographe, fait ainsi référence à la méthode américaine de *photo elicitation interview* (John Collier, 1960) pour mettre en œuvre des formes de démarches participatives afin de sensibiliser les habitants à leur paysage quotidien. La photographie dispose ainsi d'une vertu « médiatrice » qui suscite la parole, pour faire parler les individus ; l'outil photo permet alors une plus grande implication de la personne interrogée dans l'entretien.

-Anxo Fernandez Ocampo analyse, quant à lui, les rapports entre les écritures populaires et les supports photographiques qui les accompagnent.

-Jean-Léo Léonard, linguiste, interroge la valeur et la fonction de l'image (toujours construite) dans la documentation des « langues en danger ». Cet auteur envisage ainsi la

photographie comme « une forme de para-écriture (...) comme une épigraphie des cadres, des poses, des gestes et des postures, qui enveloppent, configurent, animent et orientent l'interaction entre le linguiste et les locuteurs dans les langues minoritaires en situation d'enquête à finalité descriptive. »

-Fabienne Maillard étudie l'évolution de la pratique photographique de Pierre Verger et son orientation progressive vers un dispositif de recherche. Notamment à travers son travail sur les terrains brésiliens et africains (1946 – 1953), il s'agit de saisir la transformation de sa démarche de photo-reporter en photo-ethnographe.

-Dorothee Serges examine les modalités de « mise en scène de soi », à travers plusieurs photographies d'une coiffeuse au Brésil, et lui permettant d'envisager « les éléments relatifs aux normes des conduites que doivent tenir les femmes brésiliennes pour en comprendre le/s modèle/s de féminité ». Plus généralement, il s'agit de s'interroger sur l'intérêt de faire une épistémologie de ces images et sur les limites de l'enquête visuelle.

-Sylvaine Conord interroge « la fonction médiatrice de l'image photographique », fruit à la fois des choix subjectifs de l'opérateur et des choix circonstanciés des personnes photographiées. Elle insiste sur les différentes manières dont l'image peut être perçue, et sur sa valeur comme véritable instrument de l'enquête.

-Avec une présentation de « l'art juridique », Renaud Berthou aborde l'intérêt de l'image photographique pour « rendre le droit plus accessible » ou encore pour « impliquer les sujets du droit dans sa fabrique ou sa réflexion ». L'image est ainsi considérée comme « source de réflexivité juridique ».

-Pour Alessandrin Arnaud et Laetitia Franquet, le travail sur le genre doit se coupler d'un travail sur/avec l'image. Il s'agit plus particulièrement d'étudier les difficultés et les utilités de la « sociologie visuelle » dans l'étude des corps Trans, et d'envisager « les enjeux éthiques, épistémologiques et méthodologiques de la production de connaissance par l'image ».

En second lieu, les études photographiques présentées lors de ce colloque soulignent également que les sciences humaines prennent aujourd'hui la photographie comme « objet d'étude » et, à partir d'images, étudient les usages et les pratiques qui lui sont liés. Une approche interdisciplinaire permet aujourd'hui d'envisager la construction d'une approche de la médiation culturelle de la photographie. Un des intérêts de ce colloque est sans doute d'étudier les rapports entre les pratiques des professionnels de la photographie et leurs stratégies de communication dans un contexte culturel et social. Le domaine des études du photojournalisme s'en trouve ainsi renouvelé dans une perspective centrée sur les pratiques de presse plus que sur la catégorie du « témoignage ».

- Eric Pedon étudie les fonctionnements et l'organisation des collectifs de photographes tels que « le Bar Floréal » ou « Tendance Floue », pour lesquels les activités de création impliquent des professionnels « chargés de projets », et il précise comment ces photographes-auteurs développent des « stratégies de médiation culturelle ».
- Mieke Bleyen envisage le concept de « photographie mineure » comme un « outil de travail » pour penser certains genres en photographie, ce qui la conduit à considérer des « usages dominants de la photographie ».
- Et c'est encore une inscription sociale de la pratique photographique que l'on peut apercevoir dans l'étude des mécanismes de la photographie de presse hebdomadaire régionale présentée par Daniel Thierry autour du journal *Le Trégor*. Cette presse régionale lui apparaît comme la « construction collective » d'une « photographie de famille », constituant une sorte de « mémorial collectif ».
- Jeremy Hamers analyse les processus d'évocation de terroristes dans la presse allemande, et cela en l'absence de figuration.

- Alain Peter met au jour l'évolution du photojournalisme en Chine, à partir de deux images prises par un même photographe de la place *Tiananmen* : l'une réalisée en 1977 (et qui était une mise en scène « officielle » d'un événement collectif), l'autre réalisée au même endroit en 2009 (mais montrant un jeune chinois vendant des drapeaux).

En troisième lieu, ce colloque a permis de souligner également un retour sur l'histoire de la photographie : plusieurs études reviennent sur « le patrimoine photographique » et sur les pratiques photographiques aux XIX^e et XX^e siècles. Au-delà d'un intérêt pour les techniques, de nombreuses communications s'intéressent aussi aux pratiques des photographes et à leurs inscriptions sociales, pour des situations socio-historiques, ou pour des médiations sociales qui les accompagnent à chaque époque. Cette ouverture concerne aussi bien l'étude des pratiques de production que celle des pratiques de réception.

- Didier Mouchel présente les revues d'actualités du photographe amateur Louis Chesneau (1854-1923), qui impliquent des habitudes sociales et s'inscrivent dans des réseaux sociaux.
- Florent Miane revient sur la photographie d'architecture, sa gestion en tant qu' « archive » et ses modes de conservation.
- Irène Jonas s'interroge sur l'évolution de la photographie familiale considérée comme « acte de communication sociale ». Elle distingue différentes manières de photographier les familles, qui précèdent l'apparition du numérique, et renouvelle ainsi la réflexion sur un genre photographique longtemps dominé par « les grands moments institutionnalisés (cérémonies) ou reconnus socialement (fêtes, vacances) ».
- Patrick Peccatte met au jour les « folksonomies » utilisées dans le référencement et l'indexation des images de la Seconde Guerre mondiale en Normandie, et souligne la nécessité de s'intéresser aux utilisations des photographies dans les médias d'une certaine époque pour mieux les comprendre.

En quatrième lieu, ce colloque a permis un questionnement sur les différentes études photographiques, dans le champ des sciences humaines et sociales, et sur les manières de les articuler dans une « approche sociosémiotique ». Les références théoriques des différentes disciplines (voir aussi notre bibliographie), comme la diversité des méthodes présentées dans les communications, témoignent d'un champ de recherche riche et stimulant, avec différentes manières d'entendre l'idée même d'une « approche sociosémiotique ».

-La construction d'une approche sociosémiotique de la photographie n'enlève en rien la pertinence de l'approche sémiotique des « formes de l'empreinte » de Jean-Marie Floch (1986), ce qui peut servir à Luca Aquarelli de point d'appui pour expliquer « les stratégies de mythisation de l'image photographique ».

-Christine Chevret souligne quant à elle qu'il y a eu une négation de la « fonction sociale » de l'œuvre photographique avec Walter Benjamin, Roland Barthes ou Régis Debray. Elle est ainsi conduite à associer l'analyse sociosémiotique à l'analyse des détails présents dans les photographies humanistes, impliquant des « règles de représentation ».

-Pour Paul Vancassel, l'approche sociosémiotique doit permettre de révéler toute l'ampleur de la notion de « regard photographique », qui a longtemps été délaissée dans les études photographiques. Une approche sociosémiotique des regards photographiques peut se référer à la notion d'expérimentation (au sens de John Dewey) et à celle de « processus transindividuel » (au sens de Gilbert Simondon).

-Pour sa part, Bruno David, à propos de la photographie de presse, envisage une « approche sociosémiotique » comme une relation entre trois mondes : un monde réel, un monde professionnel et un monde signifié.

En cinquième lieu, ce colloque a également permis d'expliciter des démarches d'auteurs permettant de mieux comprendre les regards photographiques, ainsi que les logiques collectives ou sociales sur lesquelles ils s'appuient (en complément des interventions scientifiques, des photographes ou des collectifs de photographes présentaient ainsi leurs démarches, à l'occasion de la manifestation « l'Image Publique 2010 : photographie et recherches »). Les regards photographiques laissent encore apparaître une tension entre des « logiques de création » et des « logiques de documentation » (qui est peut-être une des raisons de la diversité de compréhension d'une « approche sociosémiotique » de la photographie ?) : si les pratiques sémiotiques en photographie s'inscrivent dans des attitudes et des savoir-faire sociaux (à l'instar de *l'œil du quattrocento* de Mikael Baxandall), ces pratiques se réfèrent aujourd'hui de plus en plus à des pratiques non exclusivement artistiques (voire à des discours sociaux ou idéologiques) à travers lesquelles se construit notre rapport à la réalité et se développe la production sémiotique elle-même.

- Yannick Vigouroux présente différentes « pratiques archaïsantes » que l'on rencontre dans la photographie contemporaine, en soulignant à chaque fois les modes opératoires et les intentions des photographes.
- Hervé Castanet aborde, en « psychanalyste impliqué », et à partir d'une unique image de Joel Peter Witkin, toutes les tensions du photographe, son désir d'images et son incapacité à photographier parfois lorsqu'il se trouve face à l'horrible.
- Alain Calmès explicite la notion de « pictogramme idéologisé » autour d'une analyse d'images extraites du film *Naissance d'une nation* de Walter D. Griffith. Les images (cinématographiques ou photographiques) sont ainsi des marques d'une idéologie (ici celle du *Klan*) qu'elles illustrent et incarnent.
- Jean-Jacques Dorne s'interroge sur la manière dont on passe d'une forme d'écriture poétique à une « expression photographique ». En se référant au « haïku », il envisage des formes non descriptives centrées davantage sur l'évocation, qui impliquent un regard particulier sur le monde réel, et il examine le développement d'une « visée poétique du haïku » chez un Henri Cartier-Bresson, pour qui le cadrage est aussi un geste.
- Christophe Dillinger évoque son exposition « *Typewriter* » et sa logique personnelle pour évoquer (en écrivant des mots à même l'image) « l'invisible » lié à l'ensemble du contexte de la prise de vue.
- Bruno Elisabeth présente la démarche du collectif rennais B.I.P. (Bureau d'Investigation Photographique) qui propose d'associer une rigueur documentaire (notamment en respectant des protocoles stricts d'enregistrement pour les photographes) à une liberté plasticienne (allant jusqu'à solliciter la participation des spectateurs et à intégrer les apports des uns et des autres à la construction du projet).

Ce colloque avait donc pour vocation d'éclairer les méthodes interdisciplinaires qui peuvent permettre de tourner la page avec une approche « ontologique » et unifiée des pratiques photographiques, en les abordant au pluriel, en montrant comment chaque discipline et chaque « perspective » photographique sont à même de nous renseigner sur nos rapports à l'image, mais aussi sur la sémiotique de pratiques longtemps négligées pour elles-mêmes.

« L'objet photographie » s'avère au final être un « objet carrefour », un objet interdisciplinaire au carrefour des approches et des intérêts des sciences humaines et sociales, non seulement comme « technique d'enquête », mais aussi comme révélateur des représentations et des modes de construction de la réalité que nos sociétés nous permettent d'exprimer.

En effet, à travers sa communauté d'utilisation, la technique (mais « les techniques » seraient plus justes !) nous donne à penser des « regards photographiques » qui nous

renseignent, en retour, sur notre humanité et nos sociétés. Le sociologue ou l'anthropologue n'utilisent plus la photographie comme un simple « outil d'enregistrement », l'appareil n'est plus le responsable du succès d'un professionnel... « L'approche » et les médiations qui accompagnent le travail des photographes ne sont plus seulement envisagées comme des données abstraites : le photographe est indissociable du contexte socio-historique avec lequel son travail trouve son intérêt.

Désignant un ensemble de « regards photographiques », la photographie ne peut jamais se penser en dehors de la diversité des approches et des pratiques qui lui donnent sens. Les regards photographiques désignent alors des dispositifs reposant sur des formations discursives tout autant que sur des schèmes culturels et des situations concrètes. Et, si les échanges entre disciplines et méthodes restent encore parfois timides, les différents représentants des sciences humaines et sociales présents à Rennes ont tous témoigné de curiosité envers les méthodes, enquêtes ou analyses mises en œuvre par les uns et les autres.

Les interventions rassemblées ici laissent toute la place à des « expériences photographiques » différentes, à des contextes dans lesquels les images prennent sens, à des situations qui en expliquent les genèses. Au-delà d'une technique (que l'on a longtemps réduite à l'appareil de la *camera obscura*), la photographie montre aujourd'hui sa grande diversité d'appareils, sa variété d'intentions et de situations, son renouvellement des modes d'organisations professionnelles. Les usages et les pratiques, ainsi que les dispositifs communicationnels, sont ainsi interrogés dans leur capacité à illustrer le réel, à l'explorer, à le montrer, à le construire ; de même, les opérateurs/photographes sont analysés pour ce qu'ils sont : des représentants d'une culture, des représentants d'un mode d'organisation économique, ou encore des imaginaires à l'intérieur d'une culture. La croyance que « l'appareil photo fait la photo » a bel et bien disparue, pour laisser la place à cette croyance que ce sont les « contextualités » et les « situations » photographiques qui construisent des regards avec les photographes.

Comme objet d'étude interdisciplinaire, la photographie pourra sans doute réunir les sciences humaines et sociales autour de la perspective d'une approche des différentes dimensions mobilisées pour penser « l'Homme », moins autour de la nécessité de construire une unique méthode qui serait adaptée à la grande diversité des aspects engagés dans les pratiques photographiques. Les réseaux sociaux, les procédures d'institutionnalisation, les usages culturels, les modes d'organisation économiques, les formes de représentation, les modes de connaissance, comme les médiations associées aux images photographiques, sont autant d'éléments qui soulignent que les « regards photographiques » ne sont pensables qu'avec une diversité de méthodes.

Comité scientifique :

- Philippe Blanchet (Professeur en sociolinguistique et didactique des langues, laboratoire PREF-ics, Université Européenne de Bretagne - Rennes 2).
- Catherine Loneux (Professeur en Sciences de l'Information et de la Communication, Directrice de l'EA PREF-ics, Université Européenne de Bretagne - Rennes 2).
- Eric Pedon (Maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Paul Verlaine-Metz).
- Jan Baetens (Université de Leuven –Belgique : Etudes culturelles + approche littéraire de la photographie).
- Danièle Méaux (Professeur d'esthétique et sciences des arts, Université de St-Etienne).
- Christian Le Moëne (Professeur des universités, Sciences de l'Information et de la Communication, Université Européenne de Bretagne - Rennes 2).
- Paul Vancassel (Docteur en Sciences de l'Information et de la Communication, chercheur associé

au PREF-ics, Université Européenne de Bretagne - Rennes 2).

- Bruno David (Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication, Université de Toulouse 3 - LERASS-CHOCQ, associé au CERTOP-ECORCE).
- Emmanuel Mahé (Ingénieur France Télécom R & D, docteur en sciences de l'Information et de la Communication).
- Guillaume Soulez (Professeur en Sciences de l'Information et de la Communication, Université Paris 3).
- Frédéric Lambert (Professeur des universités, directeur du Master "Médias langages et sociétés", Institut français de presse).
- Christophe Viart (Professeur en arts plastiques, Université Européenne de Bretagne - Rennes 2).
- Henry Thomas (Docteur en informatique, ingénieur de recherches à Orange Labs, Rennes).

Organisation :

Association « Photo à l'ouest » 6 rue des Artificiers 35700 Rennes – France.

contact@photoalouest.com / www.colloque-photo-rennes.eu

Remerciements : *l'association « Photo à l'ouest » et l'équipe d'accueil « PREF-ics » (Université Européenne de Bretagne – Rennes 2) tiennent à remercier l'ensemble des intervenants qui ont participé activement à la réussite de ce colloque. La qualité des communications, ainsi que l'ouverture interdisciplinaire dont tous ont fait preuve, nous encouragent à poursuivre ces recherches interdisciplinaires autour de la photographie et ont souligné, s'il en était besoin, la fertilité de telles confrontations des méthodologies et des perspectives de recherche. Nous remercions aussi plus particulièrement, pour leur soutien ou leur participation au bon déroulement de ces deux journées : René Jouquand (élu aux Affaires Culturelles à la Ville de Rennes), Catherine Loneux (présidente du PREF-ics), Caterina Pellizzer (inscriptions et accueil), Eric Pedon (animation des débats), Julien Hamon (restauration), Michel Gourlay (Le Triangle – cité de la danse), Bertrand Guidon (Centre d'Information sur l'Urbanisme), Jérôme Ménard (Ville de Cesson-Sévigné), Gaël Le Ny (navette bus).*